

14 Octobre 1806. — Bataille d'Iéna

former sur le flanc gauche de l'ennemi. Sur le sommet du plateau, l'infanterie de la garde forme un bataillon carré, au centre duquel l'empereur établit son bivouac.

A quatre heures du soir, les premières compagnies des éclaireurs ayant débouché du haut de la montagne qui dominait, découvrirent les premières lignes ennemies. L'Empereur alla les reconnaître ; le soleil n'était pas encore couché.

Il mit pied à terre et s'approcha jusqu'à ce qu'on lui eut tiré quelques coups de fusil.

Alors il revint pour presser la marche de ses colonnes, en indiquant de vive voix à chacun de ses généraux la position qu'ils devaient occuper.

Il quitta ensuite l'habitation de la princesse de Rens-Lobenstein pour venir établir son bivouac au milieu de sa garde, et invita à souper ceux des chefs de corps qui étaient présents.

Avant de se coucher, il voulut s'assurer par lui-même qu'aucune voiture de munition n'était restée en bas. Ayant descendu la montagne, il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans

un ravin que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin.

Ce défilé était tellement resserré que l'essieu des pièces portait des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, l'artillerie ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents fourgons à la suite les uns des autres ; et cette artillerie était justement celle qu'il comptait, le lendemain, employer la première, celle des autres corps étant restée en arrière.

Cette vue l'irrita.

Il s'informa d'abord du général qui commandait ce convoi, fort étonné de ne pas le trouver là ; puis, sans se répandre en reproches inutiles contre ce chef de corps, en véritable officier d'artillerie qu'il était, il rassembla les canonniers, leur fit prendre des outils du parc, fit allumer les falots et lui-même en prit un avec lequel il éclaira les artilleurs qui, sous sa direction, travaillèrent à creuser et à élargir le ravin jusqu'à ce que la fusée des essieux cessât de porter sur le roc.

Il ne se retira que lorsque les premières voitures furent passées ce qui n'eut lieu que vers une heure du matin ; puis il songea à regagner son bivouac. Mais avant d'y retourner il voulut donner un dernier coup d'œil aux avant-postes les plus voisins.

Au commencement de la nuit, il avait fait une gelée blanche accompagnée d'un brouillard assez épais. Cette disposition de l'atmosphère avait engagé Napoléon à former ses troupes en grosses masses qui se touchaient presque, afin d'être plus facilement déployées le lendemain.

Le vaste plateau qu'elles occupaient n'était pas à plus de 200 toises de la position des Prussiens.

Les sentinelles ne distinguaient rien à dix pas autour d'elles. La première entendant quelqu'un marcher dans l'ombre et s'approcher des lignes, cria deux fois *Qui vive !* et s'apprêtait à faire feu, à la troisième interrogation.

L'empereur, vivement préoccupé, ne fit pas de réponse. Une balle siffla à son oreille et le tira de sa rêverie.

S'apercevant alors du danger qu'il vient de courir et de celui dont il est incessamment menacé, il se jeta ventre-à-terre.

Cette précaution était sage, car à peine s'était-il tenu quelques

secondes dans cette posture, que d'autres balles sifflèrent au-dessus de sa tête.

Le premier feu essuyé, Napoléon se relève, appelle à lui, se dirige vers un poste voisin et se fait reconnaître.

Il y était encore lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui y arrive, après avoir été relevé de faction.

C'était un jeune voltigeur du 12^e de ligne. L'empereur lui ordonne de s'approcher et le prenant par une oreille qu'il pinça fortement :

— Ton nom ? lui demande-t-il.

— François Morissot, répond le soldat stupéfait, car il vient de reconnaître L'Empereur.

— Comment ! drôle, tu me prends pour un Prussien ! Puis, s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute en souriant : M. Morissot, à ce qu'il paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux : il ne tire qu'aux empereurs !

Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu tuer le *Petit-Caporal*, que ce fut à grand'peine qu'il parvint à balbutier ces paroles :

— Dame ! mon Empereur... faites excuse !... c'était la consigne... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas ma faute... Il fallait au moins dire que vous ne vouliez pas répondre.

Napoléon le rassura et lui dit en quittant le poste :

— Morissot, c'est moi qui ai eu tort ; aussi, ne te fais-je pas de reproches. Du reste, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons ; mais écoute : dans quelques heures il fera jour, tire plus juste, et je te prouverai que je n'ai pas de rancune.

Il était près de trois heures du matin lorsque Napoléon fut de retour à son bivouac.

Il s'enveloppa de son manteau et s'endormit profondément.

Le 14 octobre 1806, à la pointe du jour, il était à cheval : la grande armée était sous les armes une heure auparavant.

Il passa devant toutes les lignes en rappelant aux soldats qu'il y avait un an, à pareille époque, ils avaient pris Ulm.

« Soldats ! l'armée prussienne est coupée, comme celle de Mack l'était à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses communications. Si un corps se laissait percer, ce serait pour lui un déshonneur. Ne crai-

gnez point cette cavalerie prussienne si vantée ; opposez-lui des carrés fermés et la baïonnette ! »

Les soldats répondirent par les cris : « En avant ! en avant ! »

La généreuse impatience des troupes fit avancer l'heure de l'attaque. L'empereur, qui voulait d'abord attendre l'arrivée de la grosse cavalerie et du corps de Ney restés en arrière, donne à six heures le signal tant désiré. Cependant l'horizon était encore obscurci par un brouillard si épais, que les soldats ne pouvaient apercevoir l'extrémité de leurs baïonnettes. S'abandonnant à la pente du terrain, ils marchaient dans la direction de l'ennemi et fusillaient devant eux sans rien voir.

La première ligne des Prussiens couvrait les villages de Kospoda et de Kloswitz. La défense de ces deux positions et du bois de Kloswitz se liait avec celle de Dornburg située à l'extrême gauche. Tauentzien commandait à Kloswitz, Holzendorf à Dornburg. Les Saxons, formant l'aile droite, barraient la route de Weimar, en position sur les hauteurs, d'où descend le Mulh-Thal. Le centre était campé à moitié chemin de Weimar à Iéna ; enfin Rùchel, formant l'arrière-garde, était à Weimar avec une vingtaine de mille hommes.

Les premières heures se passèrent à tirailler au hasard. Mais à dix heures, le brouillard tomba tout à coup, et un soleil radieux éclaira l'horizon. Alors le combat devint sérieux. Lannes aborda vivement Kloswitz et s'en rendit maître ; au même instant, la droite d'Augereau dépassait Kospoda, et Soult, tournant le bois de Kloswitz, se jeta entre Tauentzien et Holzendorf ; puis se rabattant sur ce dernier, il le poursuivit dans la direction de Dornburg.

Malgré la vivacité des premières attaques, Hohenlohe persistait à croire qu'il n'avait affaire qu'à un corps détaché ; il se refusait à supposer qu'en une nuit une armée entière pût déboucher avec de l'artillerie des profondes gorges d'Iéna. Il maintint donc le centre immobile et se contenta d'envoyer successivement des renforts pour soutenir l'attaque. Mais il ne tarda pas à apprendre le véritable état des choses ; Tauentzien repoussé de Kospoda et Kloswitz, se retirait en désordre sur le village de Vierzen-Heiligen, Holzendorf, vivement pressé par Soult, ne pouvait plus résister ; la première ligne des Prussiens était partout forcée. Hohenlohe s'aperçut enfin qu'il avait

devant lui une armée, et que cette armée était commandée par l'Empereur.

Aussitôt il expédie l'ordre à Rüchel de venir promptement le rejoindre, et s'avance avec le centre, composé de vingt-sept mille hommes, vers le village de Vierzen-Heiligen. Tauentzien se joint à lui et ils forment ensemble une seconde ligne de bataille.

A ce moment, la grosse cavalerie française venait de rejoindre avec deux des divisions du maréchal Ney. Celui-ci prend les devants avec trois mille six cents hommes d'élite, et se présente à Vierzen-Heiligen, au moment où le prince de Hohenlohe y arrivait avec le gros de l'armée. Ney eut à soutenir le choc de toutes les forces ennemies : imprudemment engagé avant qu'on lui en eût donné l'ordre, il fit excuser sa témérité par des prodiges de valeur. Sa petite troupe était réduite à sept cents cavaliers et environ quinze cents fantassins ; il se maintint cependant durant une heure, lorsque Napoléon envoya pour le dégager Lannes avec six régiments et sa cavalerie. Le choc fut terrible ; deux fois les Prussiens s'élançèrent sur le village, dont presque toutes les maisons étaient embrasées, deux fois ils furent repoussés. Enfin, le corps entier d'Augereau débordant cette position si disputée, Hohenlohe se vit contraint de reculer. Appelant alors à lui sa droite encore intacte, il se mit en défense dans une troisième ligne à mille toises de la précédente.

L'Empereur, de son côté, fit avancer en seconde ligne la garde et les réserves. Le combat reprit avec une extrême vivacité, et se soutint jusqu'à deux heures ; cependant, malgré une belle défense, les Saxo-Prussiens perdaient du terrain sur tous les points, lorsque Soult, qui avait mis Holzendorf hors de combat, revint brusquement sur l'extrême gauche d'Hohenlohe, et prenant les Prussiens à revers, les poussa en désordre sur Hermstedt. Aussitôt que commence la déroute, Murat se précipite avec les dragons et les cuirassiers. Vainement plusieurs régiments se forment en carré pour couvrir la retraite ; les uns, foudroyés de près par l'artillerie française, sont anéantis ; les autres sont brisés et dispersés par les terribles charges du grand-duc de Berg. Au moment du plus grand désordre, Rüchel se présenta sur le champ de bataille avec son corps accouru de Weimar, et comptant vingt-trois mille hommes, dont cinq mille cavaliers. La bataille étant déjà complètement perdue, ce que Rüchel avait de mieux à faire,

était de prendre position pour protéger la retraite de Hohenlohe, mais il crut imprudemment qu'il pourrait rétablir le combat et attaquer de front le gros de l'armée française. Aussitôt les légions victorieuses se précipitent sur lui de toutes parts ; elles le pressent, l'enveloppent, le prennent en écharpe, à droite, à gauche, en avant, en arrière ; l'artillerie frappe à bout portant ; Murat s'élançe avec sa cavalerie et pénètre dans les rangs les plus profonds ; Rùchel tombe, ses soldats l'emportent mortellement blessé. Bientôt la masse entière des Prussiens se débande : il se fait une horrible confusion ; des monceaux de cadavres sont broyés sous les pieds des chevaux ; la foule survivante se précipite en fuyant du côté de Weimar, poursuivie sans relâche par Murat. Pendant cinq lieues, il mène battant ces malheureux débris, jusqu'à Weimar, où il entre dans la soirée pêle-mêle avec les fuyards.

Au milieu de la mêlée, les troupes françaises conservaient toute la gaité nationale.

Un soldat du 45^e de ligne (les enfants de Paris), que ses camarades appelaient *l'Empereur*, parce qu'en effet il était de petite taille et qu'il avait quelque ressemblance avec Napoléon, impatienté de l'obstination des Prussiens, s'écrie :

— A moi, grenadiers ! En avant ! suivez l'empereur !

Et il se jette au plus épais. Ses camarades le suivent en donnant l'exemple, et la garde du roi de Prusse est enfoncée.

Le soir, après l'action, Napoléon nomme son homonyme caporal sur le champ de bataille, et lui donna lui-même l'accolade en le décorant.

Dès ce jour, les soldats du 45^e n'appelèrent plus ce grenadier autrement que le *grand caporal*, pour le distinguer du *petit*, qu'il avait eu l'insigne honneur d'embrasser.

Pendant que Napoléon remportait cette belle victoire, un de ses lieutenants la rendait complète et décisive par un combat glorieux qui forme un des plus beaux trophées de l'armée française.

Nous avons dit que la gauche des Prussiens, commandé par le roi et le duc de Brunswick, cherchait à regagner l'Elbe en se dirigeant vers Freyburg et Naumbourg. Elle se composait de trois divisions en première ligne, comptant chacune huit mille hommes : celle de Schmettau, à gauche ; de Wartensleben, au centre, et du prince d'Orange, à droite ; de deux divisions de réserve montant à vingt mille

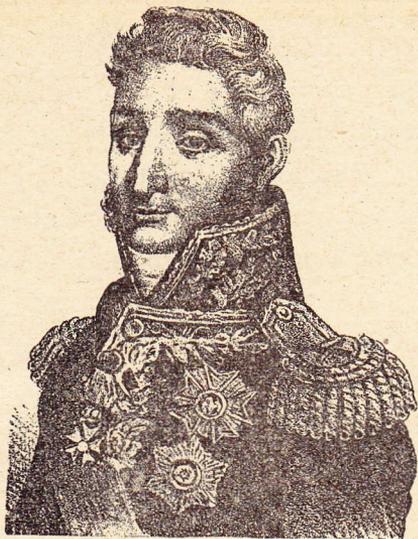
hommes, commandées par le feld-maréchal Kalkreuth ; enfin, du corps de Blücher, comptant deux mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Le 13 au soir, elle arriva au village de Gernstedt, en avant de celui d'Auerstaedt, où le roi établit son quartier-général. Quel fut l'étonnement de Brunswick, en apprenant que le corps de Davoust occupait Naumbourg ? Pouvant à peine le croire, il remit au lendemain pour forcer le passage.

De son côté, Davoust, suivant les instructions de l'empereur, quittait Naumbourg dans la nuit du 13 au 14 pour se porter sur Appolda. Sa petite armée se composait des trois divisions Gudin, Friant et Morand avec trois régiments de cavalerie, le tout formant environ vingt-cinq mille hommes.

En sortant de Naumbourg pour gagner Appolda, on franchit la Saale sur un pont de pierre à Kosen. Après le pont, un long défilé conduit sur une hauteur située près du village d'Hassenhausen. En envoyant ses instructions à Davoust, l'empereur lui avait écrit : « Si le maréchal Bernadotte est avec vous, vous pourrez marcher ensemble. » Davoust avait commencé son mouvement au milieu de la nuit, et déjà ses premières colonnes avaient franchi le défilé, lorsqu'il apprit qu'une force ennemie considérable était non loin d'Hassenhausen, et marchait sur Kosen. En même temps le corps de Bernadotte arrivait à Naumbourg, derrière Davoust. Celui-ci envoya aussitôt à son collègue communication de la dépêche de l'Empereur, en lui demandant de l'appuyer. Bernadotte répondit par un refus, alléguant qu'il avait ordre de se porter sur Dornburg ; et malgré les instances réitérées de Davoust, il resta sur la rive droite de la Saale et se dirigea vers Cambourg. Davoust résolut d'aborder tout seul l'ennemi, quoiqu'il ne sut pas encore à quelles forces il avait affaire.

Au point du jour, la division Gudin avec Davoust en tête avait franchi le défilé de Kosen et s'établissait sur le plateau d'Hassenhausen. Les divisions Friant et Morand, qui suivaient, n'avaient pas encore débouché. De même qu'à Iéna, un brouillard épais ne permettait pas de voir devant soi, et l'on manquait de renseignements sur les forces de l'ennemi.

Déjà de son côté l'armée prussienne était en mouvement ; la reine, qui l'avait suivie jusque là, venait de repartir à Weimar. Blücher poussa une reconnaissance vers le plateau de Hassenhausen, escarmou-



Augereau

cha un faible détachement de cavalerie française, qui se replia, emmenant prisonnier un major prussien. On apprit de lui la force de l'ennemi. Son armée était de soixante mille hommes, dont douze mille de cavalerie, et comptait parmi ses chefs toutes les vieilles réputations militaires de la Prusse, Brunswick, Mollendorf, Schmettau, Kalkeuth. Le roi lui-même les accompagnait. Cette énorme disproportion de forces n'ôta rien à la résolution de Davoust ; il avait décidé qu'il fermerait le passage. Bientôt la division Gudin, formée en plusieurs carrés, reçut le choc de la cavalerie prussienne ; elle ne put être entamée. Les divisions d'infanterie accoururent, et Gudin se vit assailli de plusieurs côtés à la fois. Schmettau l'attaquait de front, Wartensleben à gauche, et Blücher avec sa cavalerie, sur la droite. Mais les carrés inébranlables opposèrent à tous leurs assaillants une ligne de fer et de feu. Blücher fut tellement maltraité, qu'il fut contraint d'aller se reformer à une lieue du champ de bataille. Le prince d'Orange s'avança pour le remplacer avec sa division, mais Friant avait alors débouché avec la sienne, et formant ses rangs sur le terrain abandonné par Blücher, il poussa au prince d'Orange, contre lequel il maintint constamment une menaçante offensive.

Brunswick, déconcerté par l'opiniâtre résistance d'un ennemi si inférieur en nombre, résolut de porter tous ses efforts contre les colonnes de Gudin. Réunissant de nombreux escadrons aux divisions de Schmettau et de Wartensleben, il les conduisit lui-même à l'attaque. Le brave Gudin ne fut pas ébranlé, ouvrit un feu terrible et fit éprouver aux assaillants des pertes énormes ; toutes leurs têtes de colonnes étaient écrasés. Brunswick fut atteint mortellement, Schmettau tomba à côté de lui ; Wartensleben, blessé, démonté, resta confondu dans la mêlée. Tous les efforts vinrent se briser contre l'imprenable coteau.

Mollendorf prit à ce moment la direction de la bataille. Il rallia son infanterie et fit déployer sa cavalerie avec ordre de tourner la gauche de Gudin, et de charger sur les derrières de cette division que ses beaux succès avait considérablement affaibli. Son but était de se faire jour entre la Saale et les Français, et de leur couper la retraite de Kosen. Pendant que le général prussien faisait ses dispositions, Davoust, qui comprenait toutes les difficultés de sa position, envoyait des ordres pressants pour accélérer la marche de la division Morand qui commençait à déboucher sur le plateau. Deux de ses officiers furent aussi successivement dépêchés vers Bernadotte pour le supplier d'accourir. Bernadotte persista dans ses opiniâtres refus. Abandonné à lui-même, Davoust redoubla d'énergie. S'exposant à découvert au feu des ennemis, il anime les soldats par son exemple, et les excite par ses discours. Pendant qu'il parcourt lentement les rangs de la division Gudin, un boulet de canon enlève son chapeau ; il continue sa marche, la tête nue, l'œil calme, et encourage les soldats à soutenir noblement un dernier effort.

Enfin, la division Morand, se déployant sur le plateau, couvre la gauche de Gudin. Il était temps ; près de la moitié de cette vaillante division avait succombé sous des charges répétées. Pendant que Morand manœuvre pour se mettre en ligne, le prince Guillaume de Prusse, à la tête de deux mille cavaliers, s'élance sur lui ; trois charges consécutives échouent devant un mur de baïonnettes, et les escadrons prussiens, profondément labourés par le feu des Français, fuient en désordre, entraînant le prince Guillaume, blessé d'un coup de feu. L'infanterie prussienne ne réussissait pas mieux : rebutée de tant d'attaques inutiles, elle perd du terrain sur toute la ligne. Pendant que Mollendorf fait de vains efforts pour la ramener, il reçoit une blessure mortelle et remet le commandement à Kalkreuth.

Gudin et Morand venaient de repousser victorieusement presque toute l'armée prussienne ; la gauche des Français n'avait plus rien à craindre. A leur droite, Friant n'avait cessé de gagner du terrain sur le prince d'Orange ; et marchant alors vers Eckartsberg, il débordait leur gauche. Le moment était venu pour Davoust de prendre à son tour l'offensive. Ses trois divisions s'ébranlent à la fois, franchissant au pas de charge la vallée et abordent les collines op-

posées. Le but de Davoust est de s'emparer des hauteurs d'Eckartsberg pour intercepter la route de Freyburg et couper la retraite de l'ennemi. Kalkreuth fit avancer les deux divisions de réserve qui n'avaient pas encore donné, et qui étaient égales en nombre à ce qui restait de l'armée de Davoust ; cette seconde ligne de bataille était soutenue par toute la cavalerie qui s'était ralliée sous les ordres de Blücher. Mais ces troupes découragées n'avaient plus aucune confiance, ni en elles-mêmes, ni en leurs chefs ; les Français, au contraire, fiers des exploits de la journée, s'avançaient pleins d'ardeur. Leur choc impétueux rompit le centre de la ligne ennemie ; les hauteurs d'Eckartsberg furent enlevées, les Prussiens plièrent sur tous points ; le roi ordonna la retraite sur Weimar : il espérait rallier les débris de son armée à celles de Rûchel et de Hohenlohe, dont il ignorait les désastres.

Malgré les fatigues d'une journée meurtrière, les Français poursuivirent avec vivacité l'ennemi en retraite. L'arrière-garde prussienne, encombrée dans le ravin d'Auerstaedt, fut assaillie par la cavalerie victorieuse qui en fit un horrible carnage.

Au milieu des douleurs de cette fuite désastreuse, le roi de Prusse apprit que les armées de Rûchel et de Hohenlohe n'existaient plus. Abandonnant alors à Kalkreuth le soin de rallier ses débris, il se sauva à travers les champs, et gagna à la hâte Sommerda, suivi seulement de quelques cavaliers.

La nuit qui survint mit le comble au désordre. Les colonnes de fuyards erraient sans but, se pressaient dans les chemins, se dispersaient dans les campagnes, s'entassaient dans les villages ; hommes, chevaux et charrois se heurtaient confondus. Mais pendant que les débris de l'armée du roi fuyaient de Naumbourg à Weimar, les restes mutilés du corps de Hohenlohe couraient de Weimar à Naumbourg. Tout à coup ces deux masses en désordre se rencontrent, précipitées en sens opposés ; il se fait une épouvantable mêlée : ces corps démembrés, marchant sans tête, dans l'obscurité de la nuit, se pénètrent et se confondent ; deux immenses déroutes se multiplient l'une par l'autre et produisent un inexprimable mélange de cris, de blasphèmes, de douleurs et de désespoirs, Cette horrible confusion se prolonge pendant toute la nuit, et ne finit que par l'excès du désordre, les soldats ne pouvant se dégager qu'en abandonnant leurs corps et

en se jetant isolément à droite et à gauche, à travers les campagnes, sans armes, sans équipement, et la plupart sans pain.

Le prince de Hohenlohe, fuyant presque seul dans la direction de Magdebourg, rencontra le roi à Sondershausen : il s'occupait de faire partir pour Magdebourg la reine et les ministres accourus en toute hâte de Weimar.

Jamais plus grand désastre n'avait accablé les armées de la coalition. Dans la double bataille du 14 octobre, dans la nuit non moins désastreuse qui la suivit, les Prussiens perdirent trente-deux mille hommes tués en blessés, et vingt-cinq mille faits prisonniers. Brunswick, Mollendorf, Schmettau, vieux compagnons de Frédéric, étaient frappés à mort, Rùchel avait succombé, le prince d'Orange, le général Wartensleben et les princes Henri et Guillaume de Prusse, frères du roi, étaient blessés. Soixante drapeaux, trois cents pièces de canon et d'immenses équipages furent les monuments de la victoire.

CHAPITRE XXVIII

Acte de clémence de Napoléon envers le prince de Hatzfeld.

Le lendemain de la bataille, Napoléon monté dans une petite calèche découverte, partit pour Weimar.

Ce fut en allant de Mesbourg à Halle qu'il traversa le champ de bataille de Rosbach. Il avait si présentes à l'esprit les dispositions de l'armée du grand Frédéric et celles de l'armée Française à cette époque, qu'arrivé à Rosbach même, il dit à Savary :

Galopez dans cette direction ; vous trouverez à un quart de lieue d'ici la colonne que les Prussiens ont élevée en mémoire de cet événement.

Si la moisson n'eût pas été faite, Savary n'aurait jamais pu découvrir cette colonne. Placée au milieu d'une plaine immense, elle n'était guère plus haute que les bornes que l'on voit sur nos routes pour marquer les distances.

Dés qu'il l'eût trouvée, l'aide-de-camp noua son mouchoir au bout de son sabre et l'agita en l'air pour servir de direction à l'Empereur qui vint le rejoindre aussitôt.

Toutes les inscriptions avaient été effacées par le temps. Après avoir tourné tout à l'entour en silence et les bras croisés sur la poitrine, Napoléon prit une sorte d'élan et appliqua un vigoureux coup de talon de botte à la colonne pour la jeter bas. Il s'y reprit plusieurs fois en disant :

— Allons donc ! cela ne doit pas tenir ! Il ne s'agit que donner du pied dedans !

Mais comme la colonne ne bougeait pas et que ces vaines tentatives l'avaient essoufflé, ayant aperçu dans le lointain la division Suchet qui se remettait en marche, il fit dire à ce général de lui envoyer quelques sapeurs.

Il ne fallut qu'un moment à ceux-ci pour déterrer la colonne et la charger sur une charrette que l'on fit partir immédiatement pour Paris. Puis il se remit en route pour Berlin, où il fit son entrée.

Le premier ordre qu'il donna à Savary, en arrivant au palais, qu'il trouva intact, fut d'aller immédiatement s'emparer des lettres qui se trouvaient à la poste.

Parmi celles qui furent interceptées, il en était une adressée au roi de Prusse, écrite et signée de la main du prince de Hatzfeld, resté à Berlin comme membre du gouvernement provisoire prussien.

Dans cette lettre il rendait compte à son souverain de tout ce qui s'était passé dans la capitale depuis son départ, et il joignait des réflexions qui n'avaient rien de flatteur pour Napoléon, une énumération des troupes, du nombre des pièces d'artillerie qu'on avait parquées dans l'intérieur de la ville, etc.

Cette lettre fut aussitôt envoyée à l'Empereur : il y avait là, évidemment, un fait de haute trahison.

Napoléon lut plusieurs fois la lettre du prince ; et à chaque phrase il faisait entendre ces exclamations :

— Mais c'est abominable ! on n'a pas d'idée d'une pareille effronterie !... C'est parbleu bien cela : il ne se trompe pas.

Puis ayant mis la lettre dans sa poche, il ajouta, en hochant la tête :

— Quand je ferais fusiller ce monsieur-là, j'espère bien qu'on n'y trouverait rien à redire !... Eh bien ! je le ferai aujourd'hui même, et sans rémission.

Et il donna l'ordre d'arrêter sur le champ M. de Hatzfeld.

Fort heureusement pour le prince, Napoléon oublia de joindre à son ordre la lettre qui était la seule pièce de conviction à mettre sous les yeux de la commission militaire appelée à juger le fait.

Le général Savary, en sa qualité de commandant de la gendarmerie impériale était ordinairement chargé de ces sortes d'arrestations ; mais Napoléon l'avait envoyé en commission le matin, et comme il n'était pas encore de retour, Rapp, à son grand regret, fut obligé de suppléer à cette absence.

Napoléon, resté seul avec Berthier, lui dit de s'asseoir pour écrire l'ordre en vertu duquel M. de Hatzfeld doit être traduit devant une commission militaire.

Le major-général essaie quelques représentations. Napoléon perd patience, et de son poing fermé, frappe d'une telle force sur le bureau devant lequel de major-général est assis, que tout ce qui se trouve dessus saute en l'air, même la lourde écritoire,

Berthier se lève tranquillement et sort du salon. Alors l'Empereur comme honteux de son emportement et ne trouvant plus de paroles sur ses lèvres, se croisa les bras et suivit Berthier des yeux en restant immobile.

Devenu un peu plus calme, il appela Rapp, qui s'était tenu comme retranché dans la pièce voisine.

— Rapp, lui dit-il, mettez-vous à cette table et écrivez.

Et sans interrompre sa promenade, Napoléon dicta ce qui suit :

« Notre cousin le maréchal Davoust, au reçu de la présente, nommera immédiatement une commission militaire composée de sept colonels de son corps d'armée, dont il sera président, afin de faire juger, comme convaincu de trahison et d'espionnage, le prince de

Hatzfeld. Le jugement devra être rendu et exécuté aujourd'hui, avant six heures du soir. Les troupes du corps d'armée de notre cousin le maréchal Davoust prendront les armes et assisteront à la lecture du jugement ainsi qu'à son exécution. »

Napoléon prit la plume des mains de Rapp, relut à voix basse ce qu'il venait de lui dicter ; puis après avoir signé, changeant de ton, il lui dit avec une feinte douceur :

— A la bonne heure, toi ! tu m'obéis, tu as foi en ton Empereur, tu ne le maltraites pas comme font certains autres. Tiens ! continua-t-il en lui remettant la lettre de M. de Hatzfeld, expédie sur-le-champ cet ordre, auquel tu joindras la lettre que voici.

Rapp ne fit rien de tout cela, bien qu'il tremblât pour lui et pour le prince, puisque, au lieu de l'avoir envoyé au quartier-général de Davoust, il l'avait laissé au palais, malgré l'ordre formel que l'Empereur lui avait donné. Il se contenta de mettre les deux lettres dans sa poche.

Cependant un avis officieux ayant prévenu madame de Hatzfeld de l'arrestation de son mari, elle était accourue auprès du grand-maréchal, lorsque tout à coup le cri : *Aux armes !* et les tambours se font entendre au dehors.

C'est Napoléon qui rentre au palais. Le grand-maréchal quitte la princesse et court à la rencontre de l'Empereur, qui, suivi de Rapp et de Savary, est déjà parvenu au haut de l'escalier. Duroc n'étant pas dans l'habitude de se trouver en pareil cas sur son passage, sa présence étonna l'Empereur.

— Ah ! ah ! monsieur le grand-maréchal, lui dit-il ; est-ce qu'il y aurait encore du nouveau ?

— Oui, Sire, répondit Duroc.

— En ce cas, suivez-moi, reprit Napoléon en pressant le pas, nous allons voir cela.

Mais à peine est-il entré dans le premier salon, qu'une femme s'élançait d'une des portes adjacentes, vient se jeter tout éplorée à ses pieds, décline son nom et s'écrie :

— Justice ! Sire, justice !

Napoléon la relève avec honte, fait un signe à Savary, et entre dans son cabinet, suivi de Rapp, qui avait offert le secours de son bras à madame de Hatzfeld, à qui l'émotion et son état de grossesse

permettaient à peine de se soutenir. L'Empereur ne put s'empêcher de répéter plusieurs fois :

« Pauvre femme ! malheureuse femme ! »

Et, croyant que les ordres qu'il a donnés le matin sont exécutés, il fait signe à la princesse de s'asseoir dans un fauteil placé près de la cheminée, puis, s'approchant de Rapp, lui dit sans affectation et de manière à n'être entendu que de lui seul :

— Écris à l'instant au maréchal de suspendre le jugement.

Pour toute réponse l'aide-de-camp baisse les yeux et lui remet un papier.

— Qu'est-ce que cela ? demande Napoléon.

Ayant déplié ce papier, il reconnaît la lettre du prince qu'il avait remise à Rapp quelques heures auparavant. Il lui jeta un regard qui semblait pardonner à sa désobéissance :

— Je ne t'en veux pas, lui dit-il à voix basse ; puis élevant la voix : Madame, ajouta-t-il avec bonté, parlez, je vous écoute.

Madame de Hatzfeld, dans toute la candeur de son âme, se plaignit fort longuement de ce qu'on avait injustement calomnié son mari, et termine en lui demandant justice contre ses accusateurs. Napoléon, placé en face d'elle, l'avait écoutée patiemment ; les coudes appuyés sur les bras de son large fauteuil, il n'avait cessé de regarder ses pouces, qu'il faisait tourner l'un sur l'autre. Quand elle eut achevé, il se leva en lui disant avec ménagement :

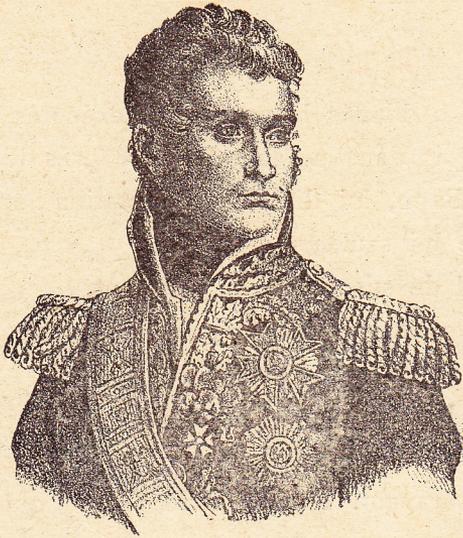
— Eh bien ! Madame, vous saurez que votre mari s'est mis dans un cas tellement grave que, d'après les lois il a mérité la mort. Tenez lisez.

En même temps il lui donne la lettre du prince. Madame de Hatzfeld jette les yeux sur cette pièce accusatrice. A mesure qu'elle lit, l'effroi se manifeste sur tous ses traits ; dans sa stupéfaction, elle ne s'interrompt que pour bégayer ces mots :

— Ah ! Sire !... C'est bien son écriture... je la reconnais.

La princesse regardait Napoléon avec une immobilité qui tenait du délire ; elle tomba sur les genoux, et, les yeux hagards, tendit les bras vers lui.

— Grâce ! Sire !... grâce pour mes enfants ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir.



Lannes

— Madame, continua Napoléon en se rapprochant d'elle, sans cette lettre il n'y aurait point de preuves contre votre mari.

— Hélas ! Sire, c'est la vérité !

— Alors je ne vois pas d'autre moyen que de la brûler. Qu'en pensez-vous ?

La princesse tenait toujours le fatal papier dans ses mains, agitées d'un tremblement convulsif ; et ne comprenant pas bien les paroles de Napoléon, elle ne savait plus ni ce qu'elle avait à dire, ni

ce qu'elle avait à faire.

L'Empereur, remarquant cette indécision, s'approcha d'elle davantage, et lui indiquant des yeux et du geste le feu ardent qui pétillait dans la cheminée :

— Allons, Madame, lui dit-il d'une ton pénétré, faites comme si vous étiez seule... Vous n'osez pas ? Allons-donc !

D'une main il s'était emparé du bras de la princesse et l'avait dirigé jusque dans l'âtre de la cheminée, tandis que de l'autre main il avait saisi la lettre et l'avait jetée au feu en disant ;

— Maintenant, Madame, je n'ai plus de preuves : M. de Hatzfeld n'est pas coupable.

Puis, ayant aidé la princesse à se relever, il chargea Savary de la reconduire jusqu'à son hôtel.

Deux jours après cette scène, Joséphine disait à ses dames aux Tuileries :

— Bientôt minuit, et cependant je ne puis me décider à vous quitter, persuadée que ce soir j'aurai des nouvelles de L'Empereur.

A peine avait-elle prononcée ces mots, que le galop d'un cheval se faisait entendre dans la cour des Tuileries.

— Ah s'écria-t-elle en battant des mains. une lettre ! une lettre ! j'en étais sûre.

En effet, c'était encore Moustache, qui, après être allé à Con-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS